

Matisse et Carotte



Olympe Aline



Olympe Aline

Matisse et Carotte

© Olympe Aline, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7419-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Illustration de couverture : © Victoria El Shoura
Conception de couverture : © Olympe Aline El Shoura

*Aux enfants de ce monde,
oubliés, mutilés ou orphelins :
rien ne sera jamais à la hauteur de votre résilience.*

1- La P'tite Carotte

Il n'y avait que ses cheveux couleur carotte pour la reconnaître de loin. Ils dévoraient son visage fin, masquant parfois ses traits sous des mèches épaisses et frisées. En automne, ils ignoraient la mélancolie, transformés par la pluie et le vent en fines baguettes rudes et désordonnées. Ils étaient son refuge. Dès que le monde devenait trop compliqué, elle s'y cachait et mangeait une clémentine. C'était son fruit préféré.

On l'appelait la P'tite Carotte, un surnom né d'un duvet roux qui coiffait son crâne de bébé. Sa mère le prononçait en riant, avec tendresse. Aujourd'hui, ce nom reste comme une trace lointaine, le dernier éclat d'affection d'une mère devenue glaciale, distante ; un mot doux survivant là où l'amour, lui, s'est effacé. Plus elle grandissait, moins sa mère l'aimait, comme si grandir la condamnait.

À treize ans, elle ne comprenait pas encore ce qui lui était arrivé. Un jour, sans qu'elle ne sache pourquoi, les murmures avaient commencé sur son passage. Des chuchotements, des regards en coin, des silences lourds. Dans cette bourgade fleurie, où la discrétion n'existait pas, son nom flottait comme un secret mal gardé.

« *Regarde, c'est elle. La P'tite... aux cheveux carotte...* »

Cette phrase, répétée de bouche en bouche, s'accrochait aux langues comme un poison lent. Ses cheveux étaient devenus son fardeau. On en avait retrouvé quelques mèches à l'endroit du drame, entortillées entre les doigts d'un jeune garçon aveugle. Un matin d'été, peu après 6 h 02, son corps avait été découvert sur les rails de la gare.

Il faisait presque jour. Il portait un costume trop grand. Ses manches, déchirées, traînaient sur les pierres du ballast. Sa chemise blanche, couverte de poussière, était marquée de taches sombres. Ses yeux bleus, pourtant aveugles, semblaient fixés sur l'aube naissante. Ils brillaient d'un éclat étrange, comme s'ils avaient enfin saisi une lumière inaccessible.

Il était trop tôt pour partir. Il était trop tard pour prendre le train.

Quant à elle, elle ne se souvenait que de bribes. Des mots épars. Un lieu qu'ils avaient visité ensemble. Un endroit suspendu dans le temps, fait d'images floues. Quand sa mère lui demandait, les yeux injectés de colère, pourquoi ses cheveux avaient été retrouvés entre les doigts du garçon mort, la P'tite Carotte ne pouvait que pleurer en silence. Pourtant, une phrase résonnait sans relâche dans son esprit : « *Viens avec moi.* »

Elle était bien partie avec lui, mais leur voyage n'avait rien eu de dramatique.

Elle se souvenait d'un bruit aussi. Un éclat sec, métallique, presque comme un rire... Ou un cri. Elle ne savait plus. Peut-être n'avait-elle rien entendu du tout.

— T'es allée où avec lui ? Tu vas parler ? Qu'est-ce que t'as fait avec ce gamin ?

Les claques n'attendent jamais de réponse.

— Va te laver le visage !

2- Les taches restent

Elle avait frotté longuement, mais ça n'avait fait qu'étaler la tache, rendant le tissu de son pantalon blanc encore plus impropre. Pourtant, ce n'était que quelques gouttes de sang. La P'tite Carotte tentait de contenir les sanglots, à un point où les larmes embouteillées lui brouillaient la vue. Sa mère, imprévisible et brutale, avait fait de ses représsailles une banalité du quotidien. Des jours criards, fracassés par les heures, ruminant les minutes et les secondes impitoyablement, sans jamais en être repus. Ce n'était pas la première fois que la P'tite Carotte se salissait sans le vouloir. À chaque fois, cela finissait en conflit. Alors, au lieu de disparaître, même une fois savonnées, les taches restaient. Soit sur son visage, sous la forme de quelques doigts, soit sur son bras, sous la forme d'un bleu.

Elle ignorait les marques d'amour.

La P'tite Carotte avait essayé de s'occuper d'elle-même, car les adultes n'étaient pas très bons pour ça ; et ce qui pouvait passer pour de l'intérêt n'était la plupart du temps qu'une tentative maladroite de rattraper le mal. Ces mêmes adultes n'avaient pas fait attention à Matisse.

Elle se remémorait difficilement les dernières minutes du petit garçon. Dès qu'elle essayait de se souvenir, elle avait un goût acide et persistant dans la gorge. Comme si une énorme boule informe s'y était logée trop longtemps, l'empêchant aujourd'hui de prononcer le moindre mot. Son mutisme eut aussi raison d'elle, car ne rien dire, c'était s'accuser. Il fallait bien un coupable. Des mèches de cheveux ne pouvaient mentir, encore moins lorsqu'elles étaient retrouvées enserrées entre cinq petits doigts inertes. L'enfant avait alors été toute désignée ; mais l'évidence aux yeux de tous n'était pourtant qu'un vaste brouillard pour elle, car elle ne se rappelait que du bien.

Elle avait bravé les interdits en allant chez lui cet après-midi-là. Elle l'avait trouvé portant un costume trop grand ; ce costume appartenait à son père. Matisse savait-il qu'il allait le rejoindre, ce jour précis ? S'était-il fait beau exprès ? La journée avait été très chaude. Elle repensa alors à cette pluie qui avait noyé la vitre de la chambre en fin de journée. Matisse aimait entendre les gouttes tambouriner sur ses fenêtres. Il disait que cela ressemblait au bruit de ses billes quand elles se cognaient sur le carrelage. Il aimait tant ses billes. Cet après-midi-là aussi, il avait caressé le visage de la P'tite Carotte. Il voulait apprendre par cœur tous ses détails et, du bout de ses doigts, il avait senti les taches de rousseur qui le parsemaient, et cela le fascinait. Ces taches, elles appartenaient à la P'tite Carotte, et à personne d'autre. Il n'avait pas arrêté de lui dire que c'était grâce à elles qu'il pourrait la reconnaître n'importe où. Elles

avaient aussi une odeur de clémentine en été, ces taches acides et sucrées, faisant frémir toutes les papilles. Parce que la P'tite Carotte le faisait grelotter comme un vent frais soudain. Matisse tremblait souvent en sa présence, sans vraiment savoir pourquoi. Il en était venu à la conclusion que si l'amour ressemblait à l'hiver, alors il souhaiterait être transi pour l'éternité. C'est comme cela aussi qu'il avait compris que ce sentiment ne donnait pas chaud, mais froid, puisqu'au contraire, il faisait frissonner comme l'odeur de la menthe âcre au fond des narines.

Ce jour-là, La P'tite Carotte avait aussi eu froid, avant de plonger dans le noir et de se réveiller seule dans une chambre vide de lui, le col de sa robe parsemé de sang. Puis il y eut cette odeur soudaine ; elle était métallique et chaude, presque intemporelle.

Cette odeur... Elle se dégageait maintenant de son pantalon qui n'avait désormais plus rien de blanc. Elle lui rappelait aussi cet après-midi flottant, et, entre les belles pensées, se faufilait tout ce qui ne sentait pas bon.

Des coups à la porte de la salle de bains la sortirent de ses songes.

« *T'as fini de frotter ?* »

3- La Javel et le bouillon

La P'tite Carotte savait qu'elle se prendrait une rouste à cause de son pantalon sale. En cherchant à cacher la tache, sa main effleura un papier froissé dans sa poche. Ce n'était pas à elle. Une écriture griffonnée : *trouver papa*. Une immense tristesse l'envahit. Ça sentait l'inachevé, comme une fin bâclée qu'on aurait voulu rattraper.

Elle devait sortir de cette salle de bains, malgré tout. Elle ressemblait d'ailleurs à une cellule ; la fenêtre était une lucarne inaccessible à travers laquelle on ne voyait que les reflets des vols d'oiseaux, de silhouettes furtives, par-ci par-là. La lumière y était faiblarde, et rien dans cette pièce n'avait de véritable éclat, surtout lorsque l'ampoule jaune et enfumée était allumée. Il arrivait aussi qu'on entende les voix rauques du voisinage, en particulier celles du riverain d'en face, qui gratifiait quotidiennement le monde de ses grognements matinaux. Ils faisaient écho dans chaque recoin des murs dont les lignes cornues empêchaient de se tenir droit. Mais peut-être ces murs se tordaient-ils sous ces impacts répétés.

Une autre voix, celle de sa mère, un timbre aigu, capable de dézinguer tous les murs, habituée à liquéfier toutes les portes.

— T'as fini de frotter, là ?

Cette voix... Elle résonnait parfois en pleine nuit. Elle semblait imprimée au fond des oreilles de la P'tite Carotte, résonnant de temps à autre comme un bruit devenu permanent, et qu'on entend encore plus lorsqu'il se tait. Parfois aussi, la voix surgissait du silence pour lui rugir dessus, et ça lui donnait le hoquet.

— T'as fini, là ?

Trois coups vifs.

La P'tite Carotte déverrouilla la serrure dans un grincement qui imitait celui de ses dents. La tête baissée, elle croisa les jambes pour cacher la tache rouge. Sa mère se tenait là, telle une forteresse infranchissable dont les meurtrières s'apprêtaient à décocher leurs flèches.

— Comment ça se fait que t'as fermé à clef, hein ? Combien de fois je t'ai dit de pas t'enfermer là-dedans ? Fais-moi voir !

La P'tite Carotte n'avancait pas.

— Fais voir, j'tai dit ! Viens !

Puis, baissant d'un ton, elle ajouta calmement : « *J'veais pas te frapper.* »

Elle lui saisit le menton et l'examina en se penchant sur elle. Son souffle avait l'odeur de l'oignon cuit ; son corsage trempé de sueur bruissait à chacun de ses gestes. Elle venait de passer la serpillière et ses mains avaient une odeur